



## TROIS RECITS DE COURSE

1840

**L**E récit de course que nous présentons au public est contenu, avec deux autres, dans un cahier manuscrit qui fut trouvé à Bex, il y a quelques années. Tout nous porte à croire que ces récits furent écrits par Charles de CONSTANT, neveu de Benjamin Constant, et que cette dame à qui il les dédia — est-ce la même que celle avec laquelle il fit les trois courses — n'était autre que celle qui épousa Clavel de Brenles, déjà vieux, l'ancien juge à la Cour d'Appel.

Il y a, à la Bibliothèque de Genève, un lot important d'œuvres manuscrites et sans doute inédites en plus grande partie, de Charles de Constant, entr'autres plus de cent voyages à pied. Voilà une mine

pour le chercheur, pourvu des loisirs qui nous manquent pour faire cette étude, et qui aura bientôt fait de trancher la question de ces trois récits.

Mais, à nous en tenir à ces récits eux-mêmes et à l'ouvrage si intéressant de M<sup>lle</sup> Achard sur Rosalie de Constant, nous remarquons plus d'un trait qui amène à notre supposition. D'abord, Rosalie elle-même a fait des séjours à Fenalet sur Bex ; elle peut avoir fait connaître cette contrée, et la pension de Crochet (qui existe encore à Bex) à son neveu Charles. Cette pension fut pendant bien des années comme une colonie charmante de gens du pays. Ensuite, nous notons les allusions à la littérature anglaise. Or, Charles de Constant a été en Chine dans sa jeunesse, et a été en relations avec beaucoup d'Anglais, là et à Londres ; son voyage en Chine a été publié il y a quelques années dans la « Revue historique vaudoise », si nous ne faisons erreur. Il date son récit — sans doute la rédaction finale — de Beauregard. C'est là, en effet, à Genève, que les de Constant vinrent s'établir de Lausanne, au quartier de St-Jean (voir M<sup>lle</sup> Achard ; et pour le dire à cette occasion, nous devons cette précieuse indication au maître-libraire Jullien).

Le style de ces récits est d'un homme qui écrit comme dans la belle fin du dix-huitième siècle, « un peu vieillot », disait Gaspard Vallette.

Il fait aussi une allusion à la chute de Napoléon, 26 ans auparavant. Que les circonstances contraires nous soient une excuse auprès de nos lecteurs, de ne pas aller vérifier cela et une foule d'autres choses,

nous-mêmes à Genève ; et que peut-être elles nous vaillent — nous voudrions l'espérer — un remerciement de l'heureux chercheur qui, sur la foi de notre invite, aura passé quelques heures à étudier le neveu d'un de nos grands écrivains. *Alf. M.*

*De Bex à Sion par les Diablerets.  
(Août 1840.)*

LE SOIR.

*Lundi, 3 août 1840.*

Quand *Roquelaure* pour s'amuser affecta d'avoir mal aux dents, toute la Cour se réunit pour lui donner conseil à ce sujet. Aussi répondit-il à *Louis XIV* : « Sire, le métier auquel on se consacre le plus avidement à Versailles, c'est celui de dentiste ». — Ce matin, à notre retour de la promenade « *de par les Monts* », tout le *Crochet*, jeunes et vieux, n'ont eu qu'une voix pour nous conseiller de profiter de ce temps magnifique pour exécuter notre fameuse course aux Diablerets.

D'autres se seraient fâché de cet empressement à... nous envoyer promener... mais la certitude de notre amabilité, et la persuasion qu'en nous laissant partir le *Crochet* fait un grand sacrifice, ne nous permettent pas même de songer de loin à une pareille supposition.

En véritable bonne ménagère, mon aimable com-

pagnon des *Diablerets*, tout en trouvant le temps de se transformer en amazone, a celui de faire remplir notre gourde par de l'eau de cerises vieille comme *Ruchet*, et de faire emballer un rôti de veau par ses blanches mains.

Bref, un peu avant 6 heures du soir nous nous échappons, au milieu d'une pluie de tendres adieux, et de souhaits de bon voyage.

Grands de la terre, riches Crésus, je vous plains ! Malgré tous vos cordons, en dépit de vos trésors, on vous a rarement prodigué de cette cordialité là !

Aussi, en dépit des plaisirs qui nous attendent, des sensations délicieuses que nous allons goûter, ne vous étonnez pas si nous jetons un regard de regret sur le *Crochet* ! C'est que la vue de cet humble hermitage à douze, et quelquefois même à quinze Céno-bites, y rend la solitude si douce, les Matines si légères, les petites Confessions si supportables. On y suit si bien ce précepte : « *Aimez-vous les uns les autres* ».

Sous la treille toujours verte et toujours fraîche du chemin du *Bévioux*, nous nous trouvons nez-à-nez, avec un quidam revêtu d'une veste gros-bleu — armé d'un gigantesque parapluie — et portant des lunettes de même taille. Il nous barre le chemin d'un air goguenard, et s'adressant à Mademoiselle de S., il s'écrie, après avoir entendu les grands projets : « C'est choli, Mademoiselle la coureuse ! <sup>1</sup> »

Un peu confus de voir ma compagne de voyage appelée... je n'en contemple pas avec moins d'intérêt

<sup>1</sup> de Charpentier, directeur des Salines.

la physionomie de notre interlocuteur. Que de génie sous ce front si élevé ! Que d'intelligence dans ces yeux pétillants ! Quelle expression de bonté sur ces lèvres arrondies ! Ah ! Messieurs les savants, si vous aviez tous un aussi bon cœur, il n'y aurait plus d'ignorants sur cette terre. On aimerait trop la science.

Nous avons traversé les délicieux sentiers du *Fenalet*, suivi un chemin à pic, bordé de vignes, puis, à un coude qu'il faisait, non loin d'un petit chalet bruni, nous avons jeté un long coup d'œil sur la contrée, qui allait nous être dérobée. Il n'était pas loin de sept heures : Le soleil avait à peine disparu, laissant dans le ciel une immense traînée de poudre d'or. A l'autre extrémité, l'azur était devenu d'un gris perle. La Dent de *Morcles* avait revêtu un manteau couleur sang.

Le clocher de *Bex* dressant son élégante aiguille, me faisait songer à la belle pensée de *Wordsworth* : « Un clocher est un doigt levé qui nous montre le ciel ».

Rien ne saurait donner une idée de la grâce exquise de ce riant côteau de *Chiètre*, rempart de châtaigniers et de gazon, et qui semble sourire avec amour et protection au village assis à ses pieds.

Je crois que nous fussions resté juste une partie de la nuit à contempler l'effet de la *Dent du midi*, et de la broderie des glaciers du *Trient*, sans le bruit si alpestre et si impressionnable de la conque de pâte qui nous a rappelés sur la terre, quoiqu'il eût à nos oreilles quelque chose de céleste.

Pendant que nous passions sous de frais noyers

qui ajoutaient à notre difficulté de choisir notre chemin, au milieu de l'obscurité maintenant presque complète, la cloche de *Grion* a sonné 8 heures. Ce tintement a réveillé en nous mille souvenirs enchanteurs et lointains. Un poète a tout dit, ce me semble, quand il a écrit : « Oh son des cloches, que tu es doux ».

Nous voici dans cet aimable nid d'oiseau qu'on appelle *Grion*, continuant à causer, à rire, faisant retentir l'admirable pavé de cette grande bourgade du bruit de nos bâtons ferrés, et, nous inquiétant fort peu de traverser les rues larges et éclairées au gaz, dans un costume plus que léger. Car, quelles rencontres avons-nous à craindre ?

Au moment où nous y pensions le moins, avec qui nous trouvons-nous nez-à-nez, s'il vous plaît ? Avec une ancienne élégante de *Lausanne*, avec une dame qui y brillait à la fin du siècle dernier. Elle interroge Mademoiselle de S. d'un air passablement inquisitif.

Voyez pourtant ce qui nous arrivait si nous n'eussions pas eu la conscience nette et des papiers en règle.

Si nous étions partis sans la permission des grands parents, sans celle de Ruchet et avec des desseins équivoques, nous eussions été reconnus à 9 heures du soir — au milieu d'une complète obscurité — dans un hameau perdu à 4000 pieds au-dessus de la Mer — et reconnus par une élégante de *La Palud*.

En vérité, je vous le dis : On ne peut pas se permettre la démarche la plus petitement au monde équivoque — on ne peut pas se permettre le plus

innocent mensonge, sans que mille témoins se présentent pour vous dénoncer, et toujours quand vous comptez le plus sur une parfaite impunité.

### LE THÉ.

Malheureux le mortel qui n'a jamais connu ces délicieuses causeries intimes qu'inspirent la table à thé, la vue de quelques bons amis, et la bouilloire qui bout.

J'estime peu le plaisir de savourer en plein vent la précieuse feuille de Chine, tant beau soit le paysage étalé à vos yeux. Il faut que ce breuvage soit délicieux pour vous faire oublier les deux mouchérons qui sont tombés dans votre tasse, et les fourmis que vous avez aperçues sur votre morceau de sucre.

Non, il faut prendre le thé dans un joli salon gothique, ou dans une bonne vieille chambre à manger, dont les ans ont lustré les parois de châtaignier, ou de noyer.

Et ce qui vaut encore mieux, il faut le savourer après quelques heures de marche, dans la soirée, à travers une campagne superbe; dans quelque jolie chambre d'auberge. Avec quel bonheur on énumère les plaisirs qu'on vient de goûter, et ceux qu'on attend du lendemain.

Nous sommes à l'heure qu'il est dans cette délicieuse situation : M<sup>lle</sup> de S. qui pense à tout, s'est munie d'une véritable liqueur de thé qui, bientôt préparée, nous fournit un breuvage restaurateur. La

bonne ménagère de *M. Ravi*, car c'est dans la ci-devant auberge de *Ravi* que nous sommes, a soin de nous apporter un pot de confitures aux cerises, et un bouquet de fleurs des montagnes, aussi fraîches, aussi embaumées que les bois de sapins que nous traverserons demain.

Ce qui enchante, ce qui transporte dans le parloir de *M. Ravi*, ce n'est pas le plancher qui a un demi-pouce de poussière, ni la cloison revêtue de l'annonce du Tir fédéral de *St-Gall* ; ce sont six petites fenêtres à travers lesquelles vous contemplez les merveilles séduisantes de la vallée de *Fresnières*, une armée de monts gigantesques dont pas un ne ressemble à l'autre. Et, vous entendez, au milieu de la grande nuit, ce murmure si aimable de l'*Avanson*, voix caressante qui vient réveiller en votre cœur tous les souvenirs de votre première jeunesse.

Que de fois nous avons été étudier, à ces petites fenêtres, les scènes grandioses que l'obscurité rendait plus grandes encore !

Que le sommeil doit être léger dans ces solitudes si cachées ! Que la vie doit sembler douce dans ce nid des *Alpes* !...

Nous allions interroger *Ravi* sur le charme de son existence, lorsque sa ménagère nous a appris que de midi à minuit il travaillait dans les mines, et qu'il revenait se coucher à une heure du matin.

Le sort du propriétaire de *Grion* nous a paru moins enviable.

« Et vous, bonne femme, vous devez vous plaire dans ces montagnes ? »



— Holà ! Monsieur, la terre est dure : on n'en peut rien tirer.

« Vous devez toujours vous bien porter, ici ? L'air est si bon, si sain ! »

— Ah ! l'hiver. il y fait cruellement froid.

« Vous le voyez, même à *Griion*, tout le monde n'est pas heureux ? » ai-je dit à Mademoiselle de S.

« Que faut-il donc pour être heureux ? » m'a-t-elle demandé.

« Je vais vous le dire : Un caractère comme le vôtre : un caractère disposé à voir tout en bien. De vrais amis, et de temps à autre, quelques courses de montagne ».

### LA CLOCHE.

Je dormais fort bien, sur une paille fort dure, lorsque je suis revenu à moi-même, au son d'une petite cloche de village, dont le son était tellement doux que je la crois d'argent.

Vous ressouvient-il du petit oiseau d'azur qui disait tant de choses au pauvre prisonnier de Chillon ?

Hé ! bien, à moi libre et indépendant, cette cloche m'en a dit beaucoup ; et bien différente de tant de prophètes, elle ne m'a prédit que des choses qui ont eu lieu.

D'abord, elle m'annonce un temps de toute beauté ! Evidemment, s'il eût fait de la pluie, ou que l'orage eût grondé, elle n'eût pas tinté d'une voix si douce.

Ensuite, elle me promet une succession de vues ravissantes, des cascades toujours fraîches, des palais de glace, un lac d'émeraude, enfin, tout un monde renversé.

Douce cloche, tu as cessé trop vite de sonner.

Plein d'entrain, d'allégresse et de santé, je passe autour de mon cou la gourde secourable, je fais quelques passes avec mon grand bâton de voyage, comme les preux avec leur épée de Tolède, et je bénis le ciel de me sentir si frais et si dispos.

Ah ! ingrats que nous sommes ! Ce n'est qu'à de rares occasions que nous apprécions tout ce que vaut la santé.

Hier, par cette belle matinée, comme nous allions aux *Monts*, nous apercevons tout à coup au détour d'un de ces verts sentiers ombragés, une chargosse. Une femme d'une figure encore expressive, quoiqu'elle annonçât près de quatre-vingts ans, était à demi assise, pleine d'angoisses et de douleurs sur cette couche improvisée. Elle venait de l'un des chalets les plus élevés de la montagne. Le pied lui avait manqué au plus haut d'un cerisier, et elle s'était cassée les deux jambes. Encore une heure de cette affreuse voiture avant d'atteindre un chirurgien.

Chacun de nous a eu le frisson, et m'a semblé vérifier la solidité de ses pieds.

C'était quelque chose de si triste, au milieu de cette nature si embaumée et si souriante, que de voir la pauvre vieille descendre comme dans la fosse, sur ce char de torture.

Deux de ses petits-fils soutenaient d'un bras la

pauvre aïeule, tout en traînant de l'autre la char-gosse. La petite-fille, modèle de grâce, d'ingénuité, et qu'eût envié le pinceau de *Raphaël*, la soutenait par derrière. Ces dignes enfants eussent voulu se partager entre eux ses souffrances.

La petite pleurait. Elle a dit à une de nos Dames : « Ce matin, en nous réveillant, nous étions si heureux ! »

C'est souvent ce qu'on répète le soir, dans ce monde d'un jour.

#### LE PANORAMA.

J'ai un vieux petit livret, tout rempli, tout usé, très flétri.

Je n'ose pas m'en séparer. Il contient le récit de quelques jours passés à *Paris*, pendant les trois glorieuses de juillet — une carte, à la plume, des environs de *Montreux* — un couplet de M. Scribe, une note de pain, viande et vin achetés à Ermenonville, l'esquisse d'une chanson pour un baptême — des commissions à faire à *Paris*, pour différents amis, telle qu'une demi-douzaine d'eau des Carmes, de la cire pour les engelures, et un instrument portatif en caoutchouc. Puis enfin, des lignes au crayon, courbes et droites, qui forment le panorama que M<sup>lle</sup> de S. et moi nous apercevions depuis les petites fenêtres de *Ravi*, le *Mardi 4 août 1840*, à trois heures et quart du matin.

J'ai mis en très grosses lettres l'heure et la minute,

attendu que quelques secondes plus tard, tant de vues sublimes n'étaient plus les mêmes.

C'était ce moment où, pour me servir de l'image très fidèle de *Shakspeare*, « la nuit venait d'éteindre ses flambeaux, et où le jour joyeux recommençait sa course en marchant sur la pointe du pied sur le sommet des montagnes ».

Ce panorama jeté sur mon petit carnet est un informe griffonnage. Mais je le soigne comme un carton de *Raphaël*... Que voulez-vous, il me remet tout ce tableau splendide sous les yeux !

Je revois les sommités carrées du *Sez de la Tour*, blanches d'un gris perle — les pics dentelés du *Châtelet de Bovonnaz* — les cîmes noblement altières de l'*Aigle* — les larges obélisques du grand et du petit *Mœveran* : leurs neiges pas encore éclairées sont d'un blanc mat, et singulièrement délicat. Cette courbe immense qui semble ne faire qu'un avec la Dent *du Midi*, c'est *Collaté* qui soutient d'un dos puissant un côté de la Dent de *Morcles*. La corbeille verte de *Fresnières* s'aperçoit lentement, avec plus de netteté : les flocons laiteux de l'*Avanson* dont la voix caressante prête tant de charmes aux rêves de la nuit, se promènent avec la même grâce sur les rochers mousseux, sur des lits d'émeraude. Mais chaque objet tout en revêtant une couleur différente, s'éclaire peu à peu. L'air encore glacial, prend plus de force. Voilà les oiseaux déjà en course. Commençons vite la nôtre.

## SOLALAY.

La vallée que nous parcourons à ce moment tire principalement son charme du repos, de la solitude qu'on y goûte.

Resserrée entre plusieurs montagnes dépourvues de grâce ou de majesté, *Solalay* fait rêver par le bruit de ses eaux inconnues descendant le long des gazons épais qui bordent les premières rampes de ces collines sans caractère.

Au milieu de ces pentes verdoyantes s'élèvent de ces chalets simples, brunis par le temps, et abandonnés, à ce moment, par leurs habitants, pour des hauteurs plus lointaines et plus inaccessibles.

C'est une grande richesse dans le pays que de posséder un pâturage en *Solalay*. Le fourrage y est si abondant, de si belle venue, l'air est parfaitement embaumé, et nous achevons une délicieuse promenade au milieu de ces sentiers solitaires et fleuris.

Un humble petit clédal en bois nous y a donné accès. Avant d'arriver à ce portique du Temple de *Solalay*, nous avons passé devant les jolis chalets de *Cernimain* délicieusement ombragés et protégés par de jeunes sapins.

Depuis ces aimables habitations alpestres, nous avons adressé un dernier adieu à la *Dent du Midi* que les autres sommités jalouses de ses charmes vont nous cacher pour longtemps. Adieu donc à ces pointes radieuses aux premiers regards du jour, et dont l'éclatante toison blanche forme un si curieux

contraste avec le front chargé de soucis du *Salantin*.

Si nous perdons la vue de la Dent du *Midi*, nous y gagnons de nous trouver bientôt aux pieds même des *Diablerets*.

Semblables à beaucoup d'autres choses de ce monde, ils perdent à être vus de près. C'est pour ces montagnes qu'on a inventé l'adjectif : dégradé. La matière tendre qui domine dans leurs parois les rend singulièrement accessibles « aux vents, aux siècles, à la foudre ».

Après avoir escaladé une montée assez semblable à de mauvais escaliers, nous nous trouvons de niveau avec la vallée d'*Anzeindaz*.

(*A suivre*).

